LA TRADUCTION DES BD

Mireia RUÉ I GÒRRIZ
Espagne

Abstract: The author provides a few insights into the process of translating comic strips (*Murena, Lucky Luke, Gaston* etc.), and enumerates some of the challenges brought by this special type of translation, such as: paying attention to idiomaticity and fluidity, being thoroughly acquainted with the culture and civilisation of the source language, recognising and steering clear of false friends, translating the puns-upon-words in a satisfactory way etc.

Key-words: cartoon, tonality, parody, exigence, civilisation.

Je suis arrivée au monde des BD un peu par hasard.

Quand j'avais déjà fait des traductions littéraires, je suis tombée sur un ancien ami de l'Université qu'à ce moment là travaillait dans une des plus grandes maisons d'édition de Barcelona. Il m'a demandé si j'étais intéressée à faire des traductions de BD. J'ai décidé alors de faire les épreuves pertinentes, et voilà que je me suis trouvée dans un monde tout à fait différent à celui que je connaissais.

Ce que j'ai aussitôt remarqué avec plaisir ce qu'il y a chez ce genre une extrême exigence de qualité en ce qui concerne les traductions. On pourrait penser que, avec la présence de l'élément visuel, il ne faut pas faire tellement attention à la qualité du texte, mais rien plus loin de la réalité. Chez les BD la traduction doit être sémantiquement correcte, bien sûr, mais aussi fluide et tout à fait idiomatique : le langage doit être transparent, se fondre avec l'image.

Le lecteur de BD est un lecteur vraiment exigent : il se préoccupe par la qualité générale des BD et, en particulier, pour celle des traductions. Il ne faut que jeter un coup d'œil aux forums de discussions à propos des BD qu'on peut trouver à Internet pour s'en rendre compte : on y évalue implacablement la qualité des traductions et le travail des éditoriaux. Contrairement à ce qu'il arrive souvent

BDD-A5061 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:16 UTC)

chez les essais ou la littérature, ce qui pousse quelqu'un à acheter un album de BD ce n'est que le vrai intérêt pour le lire. C'est pourquoi ce lecteur a des expectatives de qualité très précises et rejette les produits que ne les accomplissent pas.

Pour atteindre ce nivaux de qualité il faut donc naturellement, comme chez les traductions littéraires :

- Connaître en profondeur la langue de départ de même que la langue d'arrivée.
- -Faire attention à ces pièges que sont pour les traducteurs les « faux amis ».
- Réussir à obtenir un texte fluide et idiomatique.
- Être familiarisé avec la culture ou se déroule l'action : habitudes, vêtements, boissons, marques… Tout ça peut nous dire beaucoup à propos d'un personnage ou une situation.

Mais la présence de l'élément visuel pose au traducteur encore des exigences.

- Il faut donner à la traduction un ton équivalent à celui du texte de départ, ce soit le ton du texte en générale, soit celui employé par chacun des personnages. (Et s'il s'agit d'une série, il faut être fidèle à ce ton au long de tous les albums.)

Ça c'est toujours important chez les traductions, mais dans le cas des BD il est indispensable : quand le traducteur n'est pas capable d'attendre ce but, il peut y avoir, entre l'image et le texte, des dissonances flagrantes. Et ça ne contribue naturellement à la fluidité du texte et, par conséquence, non plus à celle de l'histoire du BD.

- Il faut en plus que la traduction tienne dans la bulle : on ne peut pas employer autant de mots qu'on voudrait, et il y a des langues qu'en ont besoin plus que d'autres.
- La traduction peut se compliquer quand le texte de départ contient des calembours liés à l'image : il faut en ce cas créer un jeu de mots qui convienne au scénario, qui aille bien avec l'image, et que en plus tienne dans la bulle. Et parfois ça c'est comme faire la quadrature du cercle.

BDD-A5061 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:16 UTC)

Mais, en plus, chaque BD a ses propres particularités. Je ne parlerai pourtant ici que de celles de quelques auteurs belges que j'ai eu le plaisir de traduire.

Le premier BD important que j'ai traduit c'est *Murena*, du scénariste belge Jean Dufaux, ici présent. Comme vous savez, il s'agit d'une série située à la Rome de Néron que nous permet de découvrir les perfides de la cour impériale en plus de l'ambiance et les mœurs de l'époque.

Le langage de *Murena* ne présentait pas des problèmes de compréhension ou d'élaboration au moment de la traduction : à son époque, Néron et Agripine ne parlaient pas français, mais latin. De là que l'auteur n'ait pas pu les faire parler un dialecte ou un argot, et de là aussi qu'il n'ait pu non plus laisser reposer excessivement l'action sur de ressources linguistiques propres du français sans risquer d'être peu vraisemblable. La difficulté consistait ici à employer un langage adéquat : fluide et accessible, comme l'actuel, mais pas visiblement contemporain. Un langage qui reflétait le ton du texte de départ, afin de ne perdre pas la vraisemblance. Il m'a semblé que le langage qu'on trouve généralement aux romans historiques (comme par exemple *Moi, Claude, empereur*) accomplissait ces exigences et ce sont donc ces livres en espagnol que j'ai pris comme modèle pour traduire *Murena*.b

Après quelques années j'ai eu l'opportunité de traduire la série de Lucky Luke, de Morris. On avait déjà traduit les albums de Lucky Luke à l'espagnol, mais Planeta a décidé d'en faire une nouvelle traduction, plus actualisée.

Comme chez *Murena*, les personnages de *Lucky Luke* ne sont pas francophones : l'action se déroule à l'Amérique et donc ils devraient parler anglais. Les complications du langage, donc, ne sont ici non plus impotantes.

L'important ici c'était de reproduire le ton caractéristique que Morris (avec la collaboration de Goscinny dans pas mal d'albums, peut être les meilleurs) a voulu lui donner à ses albums. *Lucky Luke* est une parodie, la parodie d'un genre : le western. Si je voulais maintenir l'effectivité de l'album, je devais donc être fidèle au genre

BDD-A5061 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:16 UTC)

parodié. La majorité des personnages qu'apparaissent aux albums de Lucky Luke semblent avoir sorti directement d'un des films de John Ford, et ils doivent par conséquent parler comme on parle dans ces films.

En Espagne, on a toujours vu ces films doublés à l'espagnol. Le langage utilisé, les tournures, les menaces, les descriptions utilisées, la façon de s'adresser aux indiens ainsi que le langage qu'ils emploient… Tout ça appartient au genre du western qu'on a connu en Espagne, et nous facilite le genre de langage qu'on devrait utiliser dans une traduction de *Lucky Luke*.

Mais il y a en plus quelque chose que ne peut manquer dans la traduction : elle doit être amusante. Le scénario est lui-même amusant, mais il faut choisir les mots afin qu'ils soient d'accord avec le genre d'humour que l'auteur veut transmettre. Cette exigence est subtile, mais incontournable : une traduction de *Lucky Luke* ennuyante, c'est sans doute une traduction échouée.

Il y a une série qui a été pour moi un vrai plaisir de traduire : c'est celle de Gaston Lagaffe, d'André Franquin. Je dois avouer mon admiration et gratitude pour cet auteur belge, qui m'a fait jouir dans la vie, et aussi comme traductrice, de moments impayables.

Les albums de Gaston Lagaffe avaient été déjà traduits jadis, mais Planeta a voulu aussi en faire une traduction plus actualisée.

Avec *Gaston*, l'exigence d'être amusante était impérieuse (à mon avis, *Gaston* contient les scènes de slapstick plus hilarantes qu'on a pu voir depuis le cinéma muet), mais il y avait aussi des exigences de langage en ce qui concerne les personnages.

Les personnages de *Gaston Lagaffe* sont très bien définis : chacun a sa propre personnalité et chacun emploie donc un langage, un lexique et un ton propres (Prunelle, mademoiselle Jeanne, De Mesmaeker…). Il faut donc maintenir tout ça dans la traduction, chercher des expressions en espagnol qui soit équivalentes aux françaises et qui aient les mêmes connotations (qui nous donnent donc une idée du caractère du personnage). Un exemple c'est le fameux « Mais enfin ! » que Gaston répète chaque fois que quelque chose ne va pas comme il l'attendait.

BDD-A5061 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:16 UTC)

En ce cas ci, les personnages sont francophones : ça permet Franquin de jouer tranquillement avec le langage afin d'ajouter à l'histoire des éléments comiques et expressifs : il insère parfois dans les dialogues des calembours, des expressions absurdes…

Et ça sans doute complique les choses au traducteur.

Cependant, à différence de ce qu'il arrive à *Iznogoud*, de Goscinny, les jeux de mots ou les calembours ne jouent chez *Gaston* un rôle principal. Franquin ne les emploie que parfois, mais toujours très très liés à l'action, et ça les rend difficiles à traduire.

Les noms des personnages sont aussi très importants : ils sont à la fois amusants et descriptifs de certains des traits caractéristiques des personnages : Prunelle, Longtarin, Ducran&Lapoigne et naturellement Gaston Lagaffe.

Curieusement la traduction de « Gaston Lagaffe » pour « Tomás el Gafe » qu'avait choisi l'éditorial qui avait fait traduire les premiers albums de Gaston ce n'est pas bonne.

D'un côté, « Tomás » c'est en Espagne un prénom très habituel, sans aucune connotation spécial, tandis que « Gaston » est pour les francophones un prénom un peu drôle et démodé.

D'ailleurs, « Lagaffe » décrit très bien le personnage et au même temps à l'aire d'un vrai nom. « El gafe », par contre, ne va pas : un *gafe* en espagnol ce n'est pas quelqu'un maladroit, mais quelqu'un qui porte la *poisse*, et ça n'est pas exactement ce qui fait Gaston. Ces catastrophes ne sont pas conséquence de la chance : sont le résultat inattendu de ses inventions et ses bricolages, et surtout de sa tendance à essayer de résoudre des problèmes quotidiens avec de méthodes invraisemblables. Quand Gaston met en pratique ses grandes idées, les catastrophes viennent toutes seules : ne sont que les conséquences des causes que Gaston a démarrées. En plus, « Elgafe » ce n'est pas un prénom convaincant : il n'a rien à voir avec les noms espagnols. Ce probablement pour ça que la maison d'édition a décide en son moment de l'écrire séparé, come s'il s'agissait d'un surnom : « el Gafe ». Mais, comme on vient de le dire, c'est un surnom qui ne décrit point le personnage.

BDD-A5061 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:16 UTC)

Je ne suis donc pas d'accord avec le titre de la série que j'ai traduit… Pourtant, la maison d'édition a voulu le conserver pour raisons qui ont surtout à voir avec le marketing. Qu'est-ce que je peux dire! *M'enfin*…

BDD-A5061 © 2008 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.58 (2026-11-16 17:12:16 UTC)